

Prof. Dr. Éric Bédard

Un invité venu de Québec à l'Université de Ratisbonne



©Bénédicte Brocard

Éric Bédard est historien et professeur à l'Université TÉLUQ. Il est également l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire du Québec et du Canada dont *L'histoire du Québec pour les nuls* (First, 2019). A l'occasion de la Fête nationale du Québec, qui a lieu tous les 24 juin, Éric Bédard était notre invité pour une semaine à l'Université de Ratisbonne. C'est lors de cette semaine spéciale qu'il a tenu deux conférences sur l'implantation française en Amérique ainsi que sur la fameuse crise d'Octobre de 1970. C'est également de cette crise que traitaient les films québécois présentés lors de la rétrospective cinématographique qui a eu lieu le 24 juin 2022 au cinéma Andreasstadel, à Ratisbonne. Durant cette semaine nous, étudiantes franco-allemandes, avons eu la chance de pouvoir discuter avec Mr. Bédard afin de lui poser quelques questions sur son parcours de vie. En voilà quelques extraits :

Vous êtes historien, professeur et écrivain. Quel métier préférez-vous exercer et qu'est-ce qui vous a motivé à exercer ces professions?

En fait, je me présente toujours comme historien ET professeur. La profession d'historien commence dans mon cas par une forme d'engagement pour le Québec. Au cœur d'une identité il y a le récit de soi, Paul Ricoeur appelle cela "l'identité narrative". Si je vous demande, "qui êtes-vous ?", vous allez me raconter votre histoire, vous allez me dire "je suis né là, mes parents font telle profession, j'ai grandi là...". L'identité et l'Histoire sont intimement liées et c'est ainsi que je me suis naturellement intéressé à l'Histoire.

Dans les années '90 j'ai été politiquement très engagé dans les jeunesses souverainistes du Québec. Comme le "non" l'a emporté, j'ai décidé de faire un doctorat, si le "oui" l'avait emporté peut-être que j'aurais fait de la politique. C'était exaltant de construire un pays mais je n'aime pas assez la politique pour en faire ma profession.

En tant qu'historien je dirais que je poursuis un peu deux missions en parallèle : j'ai un pied dans le milieu académique avec mes collègues, avec des travaux plus "pointus" et j'ai un pied dans l'Histoire grand public : dans les médias, les conférences, les entrevues devant le public qui sont parfois diffusés à la télévision. C'est essouffant mais passionnant de faire les deux en même temps, d'être un "passeur", de rendre au grand public l'état de la connaissance sur l'histoire de mon pays.

Diriez-vous que c'est justement le rôle d'un historien d'être cette "passerelle" entre société civile et milieu académique ?

Je pense que cela dépend des gens. Personnellement, j'aime les deux domaines et je me sens à l'aise de faire cela. Mais il y a des chercheurs qui restent avec leurs pairs et ne sont pas à l'aise à l'idée d'aller dans le grand public, dans la vulgarisation, ce n'est pas dans leur tempérament.

Ces dernières années vous vous êtes particulièrement intéressé à la crise d'Octobre de 1970...

Non, ce n'est pas ces dernières années, c'était au tout début de mon parcours. Un peu par hasard, je me suis intéressé à l'effervescence de la jeunesse des années '60, sûrement parce que j'étais moi-même impliqué dans les mouvements des jeunes des années '90. Je me suis donc intéressé à comment la jeunesse s'était engagée dans le FLQ et comment elle avait réagi, comment elle s'était impliquée durant la crise d'Octobre. Mais ce sont, comme je l'ai dit, mes premières recherches puis j'ai quitté ce terrain-là et j'y suis revenu pour la réédition de mon livre en 2020.

Comment est-ce que cette crise est perçue aujourd'hui au Québec ? Où en est le travail de mémoire?

C'est une bonne question, la mémoire d'un événement est un peu mystérieuse. D'un côté il y a le travail historiographique, les chercheurs essayent de comprendre avec de nouvelles archives ce qu'il s'est passé et de le rapporter dans des livres et des articles. De l'autre côté, il y a la mémoire collective, qui est un peu comme un monde parallèle. L'historiographie influence la mémoire collective mais ce sont surtout les films, la littérature, la culture qui l'influencent. C'est difficile de savoir où en est réellement le travail de mémoire mais j'ai l'impression que la jeunesse québécoise d'aujourd'hui comprend plus ou moins l'idée de cette infériorité économique, politique et sociale des années '60 et '70. Aujourd'hui, un jeune québécois francophone n'a pas l'impression de faire partie d'un groupe marginalisé ou diminué. C'est un monde un peu étranger pour eux puisqu'à ce jour toutes les carrières leur sont ouvertes.

Un film que je peux vraiment vous conseiller d'aller voir est celui réalisé par le fils d'un ancien membre du FLQ Les Rose puisqu'il participe activement au travail de mémoire collective. J'ai été le voir avec ma fille de 21 ans au cinéma et elle était très impressionnée et grâce à ce film elle a d'une certaine manière compris cet autre monde.

Les Rose a donc eu beaucoup de succès au Québec ? Était-ce un public relativement jeune ou bien...

C'était un public de toutes les générations mais beaucoup de jeunes l'ont vu. Aujourd'hui encore il y a beaucoup de jeunes qui s'identifient à cette période historique, on peut notamment le voir par la fragmentation du vote francophone. Le parti politique, *Québec solidaire*, qui a été créé il y a une quinzaine d'années et qui se dit indépendantiste, est très populaire auprès des jeunes. Le caractère indépendantiste n'est pas leur première cause, ce qui est mis de l'avant ce sont les injustices sociales, l'écologie, le mauvais sort réservé à certaines minorités. Ces causes-là mobilisent. L'idée d'un Québec plus autonome, plus libre n'a donc pas été abandonnée mais elle est envisagée différemment. Il y a ce souhait de s'unir à gauche, *Québec solidaire* tente de créer des coalitions avec les autochtones, de représenter les minorités en général.

Tout à l'heure vous avez parlé des autres mouvements étudiants qu'il y a notamment en Europe. A votre avis existe-il des similitudes entre le mouvement qu'il y a pu exister au Québec et ceux en Allemagne ou en France ?

Je ne connais pas très bien les mouvements étudiants en Allemagne mais c'était une fièvre occidentale, c'était partout puisque les jeunes voyageaient et voyaient ce qu'il se passait ailleurs. Au Québec, comme ailleurs, il y avait beaucoup de manifestations, par exemple contre la guerre au Viêt-Nam. En Allemagne il y a eu un autre rapport à la seconde guerre mondiale, beaucoup de jeunes se sont interrogés : "Qu'ont fait nos parents ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Nous disent-ils la vérité ?". Cela prenait une couleur particulière, qu'il n'y a pas eu au Québec – qui a peut-être existé en France, avec Vichy, avec la collaboration – mais au Québec il n'y avait pas cette tonalité. Ce qui existait cependant c'était le refus d'une société de consommation.

La génération des parents de cette jeunesse des années '60, avait connu une époque extrêmement difficile notamment avec les privations dues à la crise des années '30. Dans le cas européen, ils avaient connu la guerre avec tout ce que cela implique. Et lorsqu'arrive la période des Trente Glorieuses on voit une certaine forme d'optimisme et de prospérité apparaître, marquée par l'enrichissement des foyers. Alors que cette génération avait auparavant connu les petits logements mal propres des grands centres urbains, ils pouvaient à présent s'acheter un petit pavillon en banlieue ou encore partir en vacances. Ceci-dit c'était moins le cas en Allemagne, puisque le pays était dévasté et appauvri par la guerre, il fallait reconstruire le pays. Aujourd'hui tout ceci peut sembler ringard mais imaginez pour ces gens ce que c'était cet affranchissement, cette libération, cet espoir !

Les enfants de cette génération d'après-guerre voulaient s'affranchir de cette vie matérielle. Beaucoup faisaient partie d'une certaine contre-culture et certains aspiraient à une révolution politique. Il était question d'émancipation des mœurs, de libération

sexuelle, de drogues, de nouvelles formes de musique mais aussi de manière plus vaste, de vivre d'enrichissantes expériences. Ils voulaient tourner le dos à un certain conservatisme; au fait de se marier, d'avoir des enfants. Il y avait ce souhait de rompre avec un modèle économique, politique et social et de vivre librement. Lorsque j'étais plus jeune je critiquais un peu les divorces, aujourd'hui je me rends compte en vieillissant que j'ai plus de sympathie pour leur volonté d'émancipation que lorsque j'étais plus jeune.

Nous voudrions terminer avec des questions un peu plus personnelles. Vous avez dit être déjà venu en Bavière, mais Ratisbonne c'était la première fois n'est-ce pas ?

Je trouve que Ratisbonne est une ville magnifique. J'ai été surpris par la modernité de l'Université, construite dans un style brutaliste des années '60. En réalité, je pensais que Ratisbonne abritait l'une des plus anciennes Universités d'Occident et en arrivant ici j'apprends qu'elle a justement été construite dans les années '60. La vieille-ville de Ratisbonne est vraiment sublime, c'est émouvant de marcher sur ce pont de pierre (*Steinerne Brücke*), datant du XII^{ème} siècle. En 2008, nous avons célébré le 400^{ème} anniversaire de la ville de Québec et lorsque l'on est Américain – je dis bien Américain et non États-Unien, puisqu'ils ne sont pas les seuls à être Américains – on a tellement l'impression que c'est vieux 400 ans, mais pour un Européen 400 ans ce n'est rien ! Alors oui je suis ravie d'être venue à Ratisbonne pour la première fois.

Votre femme est allemande, quelle relation entretenez-vous avec l'Allemagne ?

J'ai découvert l'Allemagne grâce à ma femme, que j'ai rencontrée à Paris, en étudiant à Sciences Po, nous étions tous les deux dans le même programme. Ma femme est Belge et Allemande mais elle n'a pas vécu longtemps en Belgique puisque son père dirigeait un chantier en Algérie, où elle a suivi sa scolarité dans un lycée français. Avant de me rencontrer, elle n'avait jamais entendu l'accent québécois. C'est donc moi qui lui ai appris ce qu'était le Québec, elle l'a découvert en venant à Montréal et elle m'a à son tour fait découvrir l'Allemagne.

Je sais que cela peut être sensible pour vous Allemands mais je me permets de vous raconter une anecdote. En tant qu'historien venant d'Amérique, je suis, comme beaucoup d'autres, fasciné par la Deuxième Guerre mondiale. C'est pourquoi j'ai très tôt parlé de cette période historique avec ma femme, en lui demandant comment elle voyait les choses et ce qu'il s'était passé dans sa famille. A mon grand bonheur elle était très ouverte sur le sujet. Très vite, je lui ai fait part d'un de mes souhaits : celui d'aller visiter un camp de concentration. Elle a très bien réagi et m'a proposé d'aller à celui de Dachau. Elle non plus n'y avait jamais été, elle m'a cependant demandé de ne rien dire à sa famille. Un beau matin elle me dit "c'est aujourd'hui que nous y allons ! Il fait beau et nous avons l'auto de mes parents". Ma belle-mère a finalement fini par le découvrir et a très mal réagi, elle

était en colère et ne comprenait pas pourquoi nous voulions aller à Dachau alors que l'Allemagne avait tant de beaux paysages à offrir. Lorsque nous sommes revenus de notre excursion ma belle-mère s'était calmée mais le sujet était désormais tabou.

A travers cette expérience, j'ai pu comprendre le rapport que certains Allemands ont à cette période historique. Je dois dire que j'ai beaucoup d'admiration pour les Allemands qui sont très conscients de tout cela et qui font tout pour que le sujet ne soit pas tabou dans la sphère publique. Le musée de la Bavière (*Haus der Bayerischen Geschichte*) à Ratisbonne ou le mémorial de l'Holocauste à Berlin en sont de très bons exemples. Puisque le sujet y est abordé, non pas dans l'auto-flagellation mais dans un sens explicatif et instructif. Mes enfants ont grandi au Québec mais ont également hérité de l'identité allemande de leur mère, même s'ils ne sont allés que très peu de fois en Allemagne. C'est intrigant puisque mon fils de 16 ans ne veut pas dire qu'il est allemand parce qu'il est mal à l'aise avec cela donc il dit qu'il est Belge. Ma fille, au contraire, n'a aucun problème avec son identité allemande. Malheureusement et souvent les enfants réduisent l'Allemagne à cette période historique.

Dernière anecdote: lorsque ma femme est arrivée dans ma famille, elle s'attendait à ce que mes parents lui parlent d'Hitler mais pas du tout. Mon père lui parlait du génie allemand, il lui parlait des voitures, des machines à coudre. Il était plein d'admiration pour l'Allemagne et ma femme était très surprise. C'est à cet instant qu'elle a compris que le Québec était différent de la France. Je parle beaucoup mais vous voyez, hier j'ai écrit cette fameuse phrase : "ce passé qui ne passe pas", c'est une référence à l'historiographie, à la mémoire allemande. L'Allemagne est un pays qui valorise énormément les historiens beaucoup plus qu'en Amérique du Nord.

Anouk Le Berre: "Oui, c'est vrai qu'un certain tabou persiste autour de ce sujet. Personnellement, je n'ai jamais eu de problème à dire que je suis franco-allemande, c'était justement plutôt une certaine fierté d'avoir ces deux cultures en moi mais à l'école le sujet qui revenait souvent lorsqu'il était question de l'Allemagne c'était: Hitler, l'Holocauste, la deuxième guerre mondiale etc. Alors que nous sommes la génération Z ! C'est pour cela qu'il est important d'en parler."

Oui c'est vrai. Mais en même temps, il est légitime pour les enfants, les petits-enfants de ces générations qui n'ont pas vécu la guerre de poser des questions : "Qu'est-ce que vous avez fait ? Comment avez-vous réagi ? Pour qui avez-vous voté ?". Ça donne parfois des discussions un peu tendues.

Toutes ces anecdotes que je viens de vous raconter illustrent bien mon rapport à l'Allemagne, comment j'ai découvert ce pays. Je connais essentiellement Berlin – qui est une ville fascinante – et la Bavière. Pour un Québécois, la Bavière ce n'est pas très dépayçant, puisque c'est une région qui ressemble beaucoup aux Cantons-de-l'Est, une

région un peu montagneuse avec des lacs. L'architecture n'est pas la même mais ce qui est frappant dans les grandes villes allemandes c'est à quel point elles ont été ravagées par la guerre, beaucoup ont malheureusement perdu de leur cachet, hormis quelques villes : justement comme Ratisbonne.

Un interview réalisé par : Anouk Le Berre, Anabel Schwarz et Sarah Schwab

Le 23 juin 2022 à Regensburg